

Épisode 1

Drôle de brame

Marie-Thérèse était bien décidée à se le faire. Elle lui courait le train depuis trois jours. Le bougre avait des arguments : poitrail large, cou de taureau et croupe altière. Son physique de bête était une promesse. La première fois qu'elle l'avait vu, c'était au bord d'un petit ruisseau, le Rule. Impérial, naseaux fumants, il remontait vers les cimes.

C'était au moins un dix-huit. Il était pourvu comme un portemanteau de claque ; on aurait pu accrocher sur sa tête les fourrures du Tout-Paris en jupons, il serait resté assez de place pour les paletots des ensmokés qui se levaient le soir pour voler dans les plumes des belles.

Elle avait épaulé, mais en trois coups de cul, il avait disparu entre les hêtres au feuillage déjà jauni.

Depuis, elle en rêvait. Il était à elle, elle l'aurait. Le réveil avait sonné tôt au matin du troisième jour. À 5 h 30, elle était dans ses bottes, à 45, dans sa voiture, à 6 heures, elle entrait en forêt. Un vieux Mauser sur l'épaule, prise de guerre léguée par papa, clope au bec, habitude installée pendant ses courtes études à la fac et partagée avec feu sa moitié, elle s'enfonça entre les épicéas et les douglas. La nuit qui feignassait dans la brume avala sa silhouette fragile.

Tout voir et être invisible, c'était le secret. Elle était à bon vent et avançait sans bruit. Ce matin-là, si le diable était descendu pisser derrière un arbre, elle l'aurait surpris. Et elle aimait ça, bon Dieu, comme elle aimait ça.

Le bruit de la molette sur la pierre de son briquet rompait le silence du petit matin à intervalles réguliers. Un nuage de blonde indiquait sa progression tous les cinquante mètres.

À soixante-dix ans, dont cinquante dans la forêt, Marie-Thérèse, fille d'un chasseur alpin, tireuse d'élite à ses heures perdues et veuve d'un artilleur, avait la balistique dans le sang et plombait avec amour ce qui trottait dans les bois. Elle aurait aimé, elle aurait dû avoir une vie de famille, mais cela ne s'était pas fait, alors Marie-Thérèse avait chassé. Pour oublier que le nid était resté sans oisillons, elle avait tout tiré, du cerf au bison. Elle grimpait encore comme une chèvre et, si elle les avait acceptés dans ses basques, elle aurait laissé loin derrière elle, gueule ouverte et poumons sur la mousse, les jeunes crétins équipés Kettner et habillés Barbour, ces endimanchés de la gâchette qui croyaient aller à la chasse quand ils dézinguaient du faisan de batterie ou du perdreau obèse et n'étaient bons qu'à tirer des coups sous la couette.

Elle aimait ces approches en forêt, la montée un peu rude au milieu des troncs qui formaient autour d'elle une cathédrale de nature. Elle aimait l'odeur de résine qui succède à celle du cerf qui vient de filer, la beauté du soleil qui se lève au-dessus de la crête ou qui disparaît entre les nuages. Elle aimait la solitude, le vent frais sur le visage, le chien qui hurle au loin, le pied qui s'enfonce dans la mousse, et puis, soudain, la brindille qui craque sous la semelle. Alors, rester immobile, ne plus entendre que son propre souffle, devenir un tronc, une pierre, ne plus respirer,

juste écouter, admirer, se gaver de beauté, puis repartir et, lentement, atteindre le poste.

Voilà, elle y était, elle allait l'attendre, là. Elle allait se coller l'épaule à cet épicea, poser le pied sur cette souche, fumer trente clopes s'il le fallait, mais il finirait par passer, c'était inévitable. Il apparaîtrait un peu plus bas, elle le savait. Depuis trois jours, elle pensait comme lui, depuis qu'elle l'avait vu, il était en elle, il envahissait son esprit. Encore deux jours et elle boufferait de l'herbe et dormirait en boule sous un sapin. Fallait qu'elle le bute, elle n'avait plus le choix, question de vie ou de mort, la sienne ou celle de la bête.

Le jour se pointait en râlant. Les négociations avec la nuit n'en finissaient plus, l'un voulait arriver, l'autre ne voulait pas rendre les armes. Ils en étaient à se partager le terrain, la nuit gardait les sous-bois tandis que le jour avait déjà conquis les cimes.

Clope au coin des lèvres, yeux fermés, Marie-Thérèse écoutait. Elle humait, elle espérait, elle désirait.

Soudain, crac, une branche, une brindille, un sabot, le voilà.

Un mouvement.

Clac, la culasse. Lentement, elle leva son arme. L'œil collé à la lunette, elle commença à fouiller du regard les buissons cent cinquante mètres plus bas. Elle savait qu'il était là. Dans le rond de verre défilaient des feuilles et des branches. Bientôt apparaîtraient du brun, du fauve, un morceau de dos, un bout de poitrail, la pointe d'une oreille ou d'un museau. Alors son cœur ralentirait, sa respiration trouverait ce rythme qu'elle connaissait si bien, celui du soir juste avant de s'endormir. Puis elle chercherait l'endroit idéal, le défaut de l'épaule et là...

— Mais putain, qu'est-ce que c'est que cet empaffé de touriste à la con ?

Pas de cerf dans le viseur de Marie-Thérèse, pas de poils fauves, pas l'ombre d'un bois aux larges empaumures, aux meules solides, pas d'andouillers, mais une andouille et... une paire de...

— Mais qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Ne me dites pas que cet animal est en train de...

Rares sont les cerfs qui portent une casquette Nike. Celui-ci avait, outre son pantalon baissé sur une infâme paire de baskets, le mollet triste et manifestement l'envie de bramer.

Déplaçant doucement la lunette, Marie-Thérèse aperçut une autre présence, féminine celle-là.

La donzelle n'était pas à la fête. Sa grimace montrait qu'elle n'avait guère le désir de donner ce que l'autre avait décidé de prendre. Elle se débattait, elle aurait bien hurlé, mais une grosse paluche l'en empêchait tandis qu'une autre fourrageait outrageusement là où elle n'aurait jamais dû poser ses doigts.

Pour Marie-Thérèse, c'était une première. Elle en avait déjà vu, des crétins cueilleurs de champignons et des débiles amateurs de photos, elle avait retrouvé quantité de distraits égarés, mais des violeurs sylvestres, jamais.

Que faire ? Crier ? Foncer et sauver la fille ?

Ce débile priapique était à deux doigts de lui faire perdre patience. Il lui avait déjà fait perdre son cerf, son temps, et cette pauvre fille risquait bien de perdre plus encore...

Dans la région, on savait qu'elle avait déjà tiré « juste au-dessus », « pour faire peur ». « C'est sûr, quand elle chasse, faut pas traîner dans sa forêt ! » Elle l'avait toujours dit : « Celui qui me fait louper un cerf, croyez-moi, je ne le raterai pas ! »

— Et puis merde ! murmura-t-elle, dents serrées. N'avait qu'à pas venir.

Le coup parti, celui de la carabine. L'autre, cet instant d'éternité, resta suspendu à jamais. Dans l'œil du crétin en rut, il dut y avoir un éclair de doute, un soupçon d'interrogation. Et puis la demoiselle en détresse vit cette tête, maffue, rougeaudé et peu aimable, exploser comme un melon.

Un court silence suivit la détonation, puis il y eut les battements d'ailes d'un merle, le bruit d'un corps qui s'écroule sur les feuilles, et enfin un cri suraigu qui déchira ce qu'il restait de la nuit, faisant fuir les derniers lambeaux d'obscurité.

Le jour venait de se lever tout à fait.

Épisode 2

La visite

FFondrée dans les bras de Morphée, elle ne l'avait pas entendu entrer.

Maintenant il était là, devant elle. Bras croisés, planté dans son salon, il la dévisageait.

— Vous êtes ? avait-elle lâché en se redressant dans son fauteuil, encore ensuquée.

— Commissaire, avait-il répondu.

— Sans doute en faut-il, avait soupiré Marie-Thérèse.

— Je le crains.

— Désireriez-vous ma photo ? Si c'est le cas, je préfère vous avertir immédiatement, la vôtre ne m'intéresse pas.

L'homme était plutôt petit et franchement pas beau. Il n'avait pas la chance d'avoir une laideur originale, une tronche de travers, un pif de compète ou des yeux de poisson mort, non, il avait juste une trogne à faire douter une mère.

Il fallait bien que ça arrive, pensa Marie-Thérèse. Trois jours déjà que ses exploits faisaient la une et que la presse locale glosait à l'envie sur « l'accident de chasse qui avait sauvé la vie d'une innocente victime ». Faut dire que sans cette balle providentielle, la demoiselle aurait allongé la liste des joujoux de Raoul le Maboul. Un dérangé de la braguette qui violait et tuait dans toutes les forêts de France depuis trois ans. « Un sinistre personnage qui

semait la mort et la désolation là où le promeneur ordinaire ramasse les cèpes et profite des beautés d'une nature encore préservée », avait finement analysé un journaliste. Fallait quand même être un crétin de citadin pour penser que le paradis est un endroit où le lapin se fait niquer par le renard et où la fouine te zigouille de l'oisillon au kilomètre, songeait Marie-Thérèse. Y croient quoi, ces journeaux, que le dimanche matin les hérissons brunchent avec les blaireaux avant d'aller chanter des alléluias bras dessus bras dessous avec les vipères ? Faudrait leur expliquer que le joli rouge-gorge est un salaud qui marave la gueule de son voisin et que le délicieux hamster bouffe la moitié de ses petits pour pas se lever la nuit et faire des biberons par douzaines.

— C'est vous, tout ça ? demanda le policier en désignant les trophées accrochés au mur.

Marie-Thérèse attrapa son paquet, sortit une tige, l'alluma et se leva. Tournant le dos au nouveau venu, elle balaya du regard la collection qui hérissait son mur.

— Pas tous. Les chevreuils à gauche, c'est mon père. Il aimait chasser le subtil, courir le délicat. Les chamois au milieu, c'est mon mari. Lui, il préférait la grimperette, les cabrioles, l'escalade.

— Et les cerfs à droite ?

— C'est moi. Je ne dédaigne pas le gros. Chacun sa nature.

— Vous auriez eu des enfants qu'ils auraient butés du buffle, admira le policier, songeur.

— Je ne crois pas que vous vous soyez présenté. Commissaire ?

— Berg, Abel Berg, pour vous servir.

— Puisque vous parlez de servir, ouvrez le placard à côté de vous, choisissez une bouteille et attrapez deux verres.

La soif n'est guère bonne conseillère. Je ne me présente pas, quelque chose me dit que vous savez qui je suis.

Marie-Thérèse avait été éduquée dans l'idée que les flics étaient un mal nécessaire. Trop présents aux bords des routes et pas assez au cul des malfrats, elle les aimait dans les films et les maudissait derrière les radars. *Mais ai-je déjà parlé à un commissaire ?* s'interrogea-t-elle tandis que le condé attrapait une bouteille aux reflets ambrés. Jamais, selon son souvenir.

— Où étiez-vous dans la matinée du 1^{er} octobre ? demanda Berg une paire de minutes plus tard, tandis que deux ouiskis secs se réchauffaient dans du cristal de Bohême.

— C'est une question difficile pour une femme de mon âge, commissaire. J'ai la mémoire comme le gruyère, pleine de trous, et justement, ce matin-là : j'ai un trou.

— Emmental. C'est l'emmental qui a des trous, pas le gruyère. Pour la mémoire, je peux vous aider.

Après avoir vidé son verre cul sec, le policier se leva et se dirigea vers un portemanteau chargé de mille vestes kaki. Passant la main sur les étoffes, il arrêta ses doigts sur une écharpe en cachemire qui mélangeait délicatement les teintes de verts et une pointe de violet.

— Je pourrais, si je le voulais, chère madame, faire expertiser ce tissu et, mais ce serait pur hasard, en trouver des fibres sur l'écorce de l'arbre où, d'après nos spécialistes, s'est appuyé celui, ou celle, soyons inclusifs, qui mit fin à l'existence du sinistre Raoul.

— Vous pourriez... vous pourriez... marmonna Marie-Thérèse, agacée, en allumant une nouvelle cigarette.

Avançant un peu sur sa droite, Berg mit la main sur la porte d'un placard et poursuivit comme s'il n'avait rien entendu :

— Je pourrais, si j'ouvrais ce placard et que, par l'une de ces coïncidences que réserve la vie, j'y trouvais une carabine de type Mauser, faire expertiser l'arme et découvrir, mais la chose reste improbable, que c'est de son canon qu'ont surgis les grammes de métal qui ont délivré Solange D.

— Solange... c'est joli comme prénom, Solange, murmura Marie-Thérèse.

— Je pourrais... je pourrais... Oui... je pourrais...

Le commissaire laissa ses mots en suspens. La fin de sa phrase flottait dans les airs, un peu comme le parfum de la pluie avant que l'orage éclate.

L'humeur de la chasseuse, désarçonnée une seconde, glissa lentement vers le rugueux. Elle n'aimait guère être menacée et supportait encore moins l'idée que cela se passe chez elle. Elle posa son verre vide sur la table basse, fit un pas vers le policier et lui souffla le contenu de ses poumons embrumés au visage.

— Et donc, commissaire, vous êtes venu me trouver au fond de mes bois pour me parler chiffons et balistique ? C'est fort aimable de votre part, mais avouez que c'est inattendu et déconcertant.

Réprimant une envie de tousser, Abel Berg resta imperturbable. Il ouvrit la bouteille, se servit la moitié d'un verre, le dégusta en trois lampées et reposa le cristal vide juste contre celui de Marie-Thérèse. La laideur de son visage prit soudain une forme inquiétante.

— Vous êtes dans la merde, Marie-Thérèse, vous êtes dans la merde et je suis venu vous offrir une solution pour vous en sortir.